

DAVID ROUX

CONTINUE DE KLAXONNER



David Roux

Continue de klaxonner

© David Roux, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-5691-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

C'est même comme ça qu'on sait qu'on est vivant : on se trompe.

Philip Roth

EMMA

J'entretenais une relation stable pour la première fois de ma vie. L'affirmation n'était pas fausse, tant le record d'un trimestre de longévité avait été battu. Si le sujet venait à se présenter, et fatalement, il ne tardait jamais, je ne manquais jamais l'occasion de leur rappeler un fait. Leurs hommes n'étaient en rien des créatifs par rapport à mon Antoine. Je ressentais comme mon devoir de donner des détails croustillants sur tous les aspects de ma vie intime, et cette liberté de ton était l'article un de mes règles liées aux interactions avec autrui. Cette totale franchise dans mes paroles m'avait souvent conduite, à devoir justifier mon amour du sexe devant des copines, toujours étonnées par tant d'honnêteté. Être sans cesse renvoyée dans mes différences ne me gênait absolument pas, et tout m'incitait fortement autour de moi à continuer sur cette voie. Le non politiquement correct était ma marque de fabrique.

De fait, dans le meilleur des cas, je passais pour une insouciance, dans le pire pour une adepte des conduites à risques. C'était permanent. Très souvent, je jouais volontiers le rôle de l'éternelle adolescente, entraînant mes amies dans les nombreuses boutiques de fringues standardisées quadrillant l'espace vestimentaire de notre génération. À ce moment-là, les mélodies sirupeuses, omniprésentes, américanisées alliées aux lumières criardes étaient devenues pour nous, un rituel, un passage obligé pour rompre nos quotidiens. Une fois par mois, nous sortions toutes les quatre marcher sur le carrelage blanc immaculé d'une cafétéria dans un centre commercial en périphérie. Nous buvions alors un café pris rapidement, trop rapidement à mon goût. Le lieu devenait pour un court instant, une grande oasis de réassurance dont nous avions bien besoin au fond. Nous n'étions pas, bien sûr, les seules à apprécier les soins prodigués.

Lorsque les week-ends pointaient leurs nez, les centre-villes devenaient depuis trois ans maintenant, des zones de tensions inimaginables où les manifestations succédaient aux manifestations dans un rythme lancinant. Nous pouvions encore entendre, par-ci par-là, des revendications variées, fragmentées, parfois contradictoires selon tel ou telle communauté présente, mais la passion des débuts avait laissé place à une lassitude gluante, entremêlée d'habitudes grisâtres. Plus personne ne prêtait l'oreille aux différents slogans d'appartenance affichés. L'effort de lire les pancartes ou les banderoles avait disparu. La crise grave et profonde que traversait le pays, s'était enkysté dans un statu quo invraisemblable. Pour un nombre incalculable de personnes, dont nous ne faisons pas exception, prendre un grand bol d'air climatisé dans un endroit

sécurisé était devenu le programme d'une après-midi détente.

Nous souhaitions observer d'autres visages idéalement inconnus, d'autres allures, d'autres façons de marcher, de se vêtir. Pourquoi pas, soyons fou, une autre façon de communiquer. La recherche de nouveauté était en définitive, le grand but inavoué de nos sorties en dehors de notre bled. Toutes les stimulations étaient récoltées, puis vaporisées telle une brume d'hydratation sur l'ensemble de nos âmes. C'était du moins mon ressenti, en nous voyant toutes les cinq ravies. Le fait de partir avec l'idée sous-jacente d'une évasion temporaire, me motivait. Je communiquais cette envie avec plaisir à mes copines flonacoises, et s'échapper du village, signifiait alors boire un café, un thé ou tout autre liquide.

Une fois toutes ensemble, l'idée salvatrice était de mettre de la distance avec Flonac. Nous restions assises à discuter et respirions un peu mieux. Tout prenait corps sous l'aspect d'un maintien en suspension du temps. Bien entendu, il fallait toujours compter sur les rappels à l'ordre des sonneries des smartphones façonnant, comme à leur bon vouloir, la ponctuation des échanges. Des ding-ding tintaient tout azimut autour de nous. Et notre groupe de cinq filles attablées, devait impérativement obéir à l'injonction de répondre telle de dociles soubrettes, sous peine d'interroger l'entourage sur un silence numérique, devenu inacceptable.

Mon but était simple. Je voulais créer une vraie parenthèse échappatoire avec mes copines pendant quelques heures par mois. Mais de plus en plus, l'effort de se poser simplement au calme, autour d'une table me paraissait démesurément compliqué. Je me croyais parfois au milieu d'un cirque, avec très vite le début de la représentation devant moi. La constance de devoir jongler lors de ces escapades, avec les différentes sollicitations des ados en demande de confirmation de sorties était pénible. Leur mère était absente pour un après-midi, et cela ne les arrangeait pas. Le numéro du trapèze volant était attribué aux justifications à apporter quant à l'heure du retour. Le clown, lui aussi était présent autour de nous, avec les demandes d'explications des maris. Ceux-ci sous couvert de prise de nouvelles et de peur du terrorisme, maintenaient un contrôle non-dit sur nous.

Il était là lui aussi. L'avaleur de sabre répondait présent sur les smartphones, sous la forme d'apparitions soudaines, de notifications futiles, d'informations diverses et de faits-divers glauques dégoulinant de paranoïa. Une sorte de premier degré absolu régnait en maître dans la réception de tout cela. Personne

ne semblait trop se soucier des répercussions sur le moral, tant la facilité de réception avec son index était indiscutable. Je m'apercevais bien que la vie dématérialisée faisait battre le cœur de millions d'individus, mais laissait le mien à température ambiante. Les réseaux sociaux servaient d'antidote à l'ennui généralisé et la richesse intérieure comme paradigme au bien-être, était loin d'être encore à l'ordre du jour. La surconsommation avait encore de beaux jours devant elle. L'organisation de tout cet univers était parfaite. L'exercice de domptage de la part de l'entourage stupéfiant d'efficacité. Nous étions des évadées ronronnant docilement, en attente du retour inévitable en cellule.

Mais attention, je n'avais nullement l'intention de vouloir jouer l'apprentie funambule dont on préviendrait la chute par un harnais. Je n'avais pas besoin d'être surveillée comme de l'huile sur le feu. Le mode avion de mon téléphone était ma fonction préférée, et vouloir disparaître derrière le rideau rouge du cirque pendant un moment, mon petit exploit. Se parler en levant le menton et regarder Élodie, Manon, Léa ou Marie dans les yeux, une aventure moderne. Mon aventure. Briser la servilité numérique bétonnée par les habitudes était en somme un nouveau challenge. Et j'aimais me sentir libre avec cette idée valorisante à mes yeux. Faire vivre cette sorte d'utopie, coûte que coûte, l'entretenir tous les jours était mon acte de résistance.

Je n'avais pas de fratrie, d'enfants ou d'ados à gérer. Dans un sens, j'éprouvais une liberté que l'on qualifiait arbitrairement d'égoïste. Je n'avais pas à penser de devoir installer une alarme pour la maison, de changer la tapisserie des chambres tous les dix ans, de se battre pour choisir la marque de la nouvelle voiture, ou de soucis administratifs pour l'extension de la maison familiale. Les petits problèmes d'érection des époux faisaient surface lentement dans les échanges, par bribe, mais pour l'instant tout auréolés d'un joli filtre bienveillant de la part des principales concernées. Rarement évoquée, la lassitude érotique des corps dans les couples demeurait taboue, malgré les signes évidents d'évitement, d'absence de contacts physiques ou d'addictions servant de substitut. Mes copines mettaient tout, sans recul possible, sur le compte de la fatigue due à leur emploi. Le monde professionnel pouvait parfois être idéalement porteur d'un écran de fumée bien accommodant. J'en étais persuadée. Dans quelques années, assurément vers les trente-cinq ans, le sujet numéro un des conversations serait les premiers soucis de santé. Pour l'instant, je passais entre les gouttes et fleurais bon l'affranchie. En fait, je me trouvais bien plus jeune dans mon corps et dans ma tête.

Moins fréquemment, par rapport au rituel des centres commerciaux du samedi après-midi, les idées de sorties au cinéma m'étaient dévolues dans la grande ville d'à côté, comme on disait ici. Quant aux soirées restos ou Bowling, elles avaient le chic d'entretenir chez mes amies l'image qu'elles se faisaient de leur Emma. Une gentille écervelée nous faisant bien rire en allant s'excuser d'avoir perturbé, par ses strikes ravageurs, le groupe voisin. Je disais souvent vouloir choper l'employé du Bowling et lui faire la fellation de sa vie. Cette affirmation me mettait toujours dans la position socialement suicidaire de la fille facile, mais j'en avais conscience. Ce n'était pas pour moi un obstacle à ma désinvolture affichée. Le rôle en apparence peu enviable, de passer toujours pour une belle idiote, avait comme bénéfice secondaire de pouvoir me jouer des conventions. Éléments d'ailleurs très pesants dans ma cambrousse. Ainsi, je pouvais par une voie détournée, arriver à la finalité d'imposer une pensée indépendante à tout cet environnement.

Certaines de mes copines allaient parfois creuser au-delà des apparences avec moi. Elles me demandaient parfois quel livre était sur ma table de chevet.

« Tu sais, j'aimerais beaucoup voyager en Asie un jour. D'ailleurs en ce moment, je lis un roman de Yukio Mishima, son sens de l'esthétisme m'apporte beaucoup. Je sors de chez moi avec son livre sous le bras, et je vais m'asseoir là-bas en solitaire, près du grand saule pleureur. Je suis alors en condition et à haute voix, je me laisse bercer par ses mots.

— Tu as vraiment beaucoup de chance Emma. Je n'ai le temps de rien faire et lire encore moins ! »

Combien de fois j'avais pu entendre cette réflexion, ce n'était pas croyable ! Pourtant, je ne me pensais pas gâtée pour autant. La sensation d'être débordée ne m'avait jamais vraiment atteinte. Le sentiment d'urgence, d'accélération pour mettre en exergue une illusion d'efficacité, était foncièrement dans l'air du temps, mais pour ma part, il me faisait horreur. Je refusais de vivre en étant pressée. En excellente épicurienne, prendre le temps était un de mes préceptes de vie.

J'avais passé mon enfance dans ce patelin où comme dans de nombreux autres lieux, le qu'en dira t-on était le plus fort des contrôles sociaux. De temps en temps, en riant en mon for intérieur, j'imaginai accomplir un acte fort pour

convenir parfaitement à la bienséance et à la moralité. Pour cela par exemple, je devais nourrir des projets de vie commune avec Antoine et le proclamer sur tous les toits. Cette idée aussi fausse qu'in vraisemblable à mes yeux, aurait eu le pouvoir de placer l'auditoire éventuel, dans une posture de totale grâce et de bien-être immédiat.

« Une maison de retraite à ciel ouvert ! Il n'y a rien à faire ici ! C'est simple et c'est mon diagnostic ! avançais-je d'un ton glacial.

— Mais nous le savons depuis longtemps, tu n'as rien dit de neuf ! Aucun scoop sur ce coup-là ! Et il n'y a aucune raison pour que cela change. »

Antoine était habitué à mon mantra concernant Flonac, lieu il est vrai où pour les personnes de notre âge, Instagram, You tube et Netflix étaient la seule ouverture valable sur le monde. Je ressentais bien plus que lui un terrible isolement. Alors, pour essayer de trouver une parade, je m'injectais une bonne dose de désenchantement. De façon régulière, pour pouvoir donner le change, en pratiquant une écoute flottante, j'arrivais avec un grand détachement à supporter la monotonie, les cancanes et les banalités xénophobes quotidiennes. Mais cela ne durait qu'un temps.

Mon problème était le retour dans ce détestable village, après trois ans d'absence sur Paris. Avec un regard que je qualifiais de lucide et neuf, je ne supportais plus les simagrées employées sur les quelques étrangers présents sur le territoire de la commune. Il fallait alors voir les courbettes, les sourires niais des commerçants, face à ces trois ou quatre anglais tolérés et passablement intégrés ici grâce à leur pouvoir d'achat non-négligeable. Toute cette hypocrisie me faisait vomir. Je n'en pouvais plus de ressentir électriquement parlant, les mêmes interactions sociales toutes identiques, collantes dans un environnement rigide, dégoulinant de bienséance et frisant l'indigestion de poussière. Le repli sur soi, sa famille, ou son clan était devenu une fin en soi sociale. Ce n'était pas la mienne.

Plus rien n'apparaissait de neuf sur ma rétine. Le monde bougeait autour de nous, évoluait sans cesse, mais à Flonac une inoxydable immobilité régnait sans opposition possible. Toute idée de folie le samedi soir devenait stérile. Toute incartade loufoque les autres jours de la semaine, inimaginable. Organiser une sortie avec mes copines, en dehors du département devenait carrément une